

DENIS MONETTE

Quatre jours de pluie

roman



Les Éditions
LOGIQUES

Du même auteur

Romans

Adèle et Amélie, 1990

Les bouquets de nocés, 1995

Un purgatoire, 1996

Marie Mousseau, 1937-1957, 1997

Et Mathilde chantait, 1999

La maison des regrets, 2003

Par un si beau matin, 2005

La paroissienne, 2007

M. et Mme Jean-Baptiste Rouet, 2008

La Trilogie

L'ermite, 1998

Pauline Pinchaud, servante, 2000

Le rejeton, 2001

Récits

Un journaliste à Hollywood, 1987 (épuisé)

Les parapluies du diable, 1993

Recueils de billets

Au fil des sentiments, vol. 1, 1985

Pour un peu d'espoir, vol. 2, 1986

Les chemins de la vie, vol. 3, 1989

Le partage du cœur, vol. 4, 1992

Au gré des émotions, vol. 5, 1998

Les sentiers du bonheur, vol. 6, 2003

Roman traduit en anglais

The Bridal Bouquets (Les bouquets de nocés), 1995

Denis Monette

Quatre jours de pluie

roman

Les Éditions
LOGIQUES
Une compagnie de Québecor Media

*À Carl et Christian,
deux de mes petits-fils,
devenus grands !*

*Dans tout homme,
il y a un peu de tous les hommes.*

LICHTENBERG

Prologue

Il pleuvait à boire debout en ce 31 juillet 2008 et, accoudé à l'une des fenêtres du vieux chalet que son père lui avait légué naguère, David surveillait la route de terre qui, à la cadence de l'ondée, se transformait en chemin boueux. Scrutant l'horizon sombre, devenu presque noir avec la pluie, il s'inquiétait, il était même anxieux. Les retrouvailles allaient-elles avoir lieu? Ronald et Victor étaient-ils en route tel que convenu? Avaient-ils rebroussé chemin? Son cellulaire, silencieux, le lui laissait présager jusqu'à ce que la vibration du petit appareil, accroché à la ceinture de son pantalon de lin beige, lui chatouille le flanc. C'était Ronald, Ron comme il le surnommait, qui lui disait d'une voix entrecoupée par la faible communication :

— C'est le dé... déluge, Dave! Mais j'arrive! Je suis dans les derniers kilomètres. Je viens de passer la halte routière La Porte du Nord sur l'autoroute des Laurentides... J'aperçois... Non, c'est, c'est... Es-tu encore là?

— Oui, oui, je t'écoute.

— Je croyais avoir vu un panneau indicateur sur le bord de la route, il pleut tellement, mais qu’importe, je pense que la sortie suivante est la bonne. Je me tiens à droite, il ne faut surtout pas que je la rate ! Damné temps de chien ! J’espère que Victor... Allô ? Je te perds... Tiens ! c’est coupé ! À tantôt si tu m’entends encore...

David avait raccroché non sans avoir saisi les dernières bribes du message. Rassuré de le savoir si près de Sainte-Anne-des-Lacs, il se versa un verre de vin rouge et, affaissé sur un divan mal rembourré, il eut vent d’un premier coup de tonnerre au fond des bois. « Ah ! non ! Pas un orage par-dessus ça ! » marmonna-t-il en baissant le store vénitien aux lattes brisées, pour ne pas être aveuglé par les éclairs. Redoutant la panne d’électricité, il inséra des piles dans un petit appareil de radio portatif et, tournant le bouton, il put saisir sur la bande FM une station de la région, mais poussant vers le 99 et quelques lignes, il capta assez distinctement Radio-Classique où un ténor chantait une aria de *Tosca*. Il s’allongea, les mains derrière la nuque, et, féru de grande musique et d’opéra, se remémora les soirées où il avait assisté à tant d’œuvres célèbres de Verdi, Mozart et Puccini. Au Metropolitan de New York comme à la Place-des-Arts de Montréal. Il se souvenait également de l’aube du printemps de l’an 2000 à Paris alors qu’il avait vu, sur scène, la réputée Montserrat Caballé donner le plus sublime récital de sa vie. La diva l’avait fait frémir par sa magnifique interprétation de *Un bel di vedremo*, l’inoubliable extrait de *Madama Butterfly*.

David avait eu quarante ans le 15 juin. Un chiffre qui l'avait quelque peu contrarié. Comme tous les narcissiques, quoi ! Le sursaut puis, peu à peu, un faux-fuyant d'acceptation. Louise l'avait invité au restaurant le soir même, mais il avait dû remettre à plus tard, il prenait l'avion pour Vancouver en après-midi, un engagement l'attendait. Une journée sans vœux d'anniversaire de la part de son père qui, remarié, vivait au Manitoba avec sa jeune épouse et les deux fils de cette dernière. Pas plus qu'il ne s'était attendu à un coup de fil de la part de sa sœur aînée, Geneviève, une infirmière diplômée qui partageait sa vie depuis quinze ans avec un médecin des États-Unis, divorcé, sans enfants. David et elle n'avaient plus de contacts. Geneviève avait coupé les ponts lorsqu'elle avait appris le mode de vie de son jeune frère. Son père s'était également éloigné de lui, ce qui n'avait en rien dérangé David qui avait toujours senti, étant enfant, que le paternel affichait une préférence pour « sa chère fille ». Au diable la famille, le vieux chalet délabré dont son père s'était débarrassé en le lui offrant, lui suffisait. David n'avait au fond du cœur qu'un seul amour que le Ciel lui avait ravi : sa mère. Une splendide Écossaise prénommée Virginia, que son père avait épousée... pour apprendre l'anglais ! Virginia, si belle, si douce, fille d'un rouquin et d'une mère slave, que son mari trompait avec la première venue. Virginia qui avait jeté son dévolu sur ses enfants, son fils en particulier, parce qu'il avait ses yeux marrons et envoûtants, son sourire, ses traits délicats, rien de son père, pas même un lobe d'oreille. Somme toute, Virginia se revoyait en ce fils qui allait, avec le temps, devenir beau, voire superbe. Ce qui n'allait pas être le cas de Geneviève, le « portrait

tout craché» de son père avec ses yeux gris souris, ses lèvres minces et son nez large et plat. Geneviève qu'elle aimait autant, mais dont elle était «physiquement» moins fière. David n'avait que vingt-cinq ans lorsque Virginia, sa mère adorée, fut emportée par un cancer généralisé. Sa mère qui l'avait épaulé, qui avait fermé les yeux maintes fois, la seule à l'avoir soutenu dans son étrange... mode de vie. Il la revoyait lui passer la main dans les cheveux, lui laver une chemise ou lui préparer un souper à la chandelle. Il la revoyait et, malgré lui, le temps maussade aidant, il essuya une larme.

Dehors, en dépit de la forte pluie, il put entendre une voiture s'engager dans la route de terre. Sorti de sa rêverie, baissant le son de sa petite radio qui jouait maintenant du Brahms, il regarda par le coin de la fenêtre et, sortant d'une Toyota rouge, il reconnut Ronald. Altier, séduisant, *jeans* bleu, un col roulé, un veston noir, il courut jusqu'à la porte pour ne pas être trempé et, apercevant David qui lui ouvrait, il se jeta dans ses bras en lui disant :

— Je ne pensais jamais me rendre ! On ne voyait rien à deux pieds devant soi ! Mais, j'y suis ! Dis donc, t'es fichu-ment bien conservé ! Je n'ai pas osé te le dire l'autre jour devant Josée, mais on voit bien que les femmes ne t'ont pas trop fait suer ! Tiens ! du vin ! Tu m'en sers un verre ? Ça va me remonter, j'ai des frissons avec cette humidité.

— Bien sûr, prends le fauteuil au coussin à carreaux, détends-toi... Tu crois que Victor va venir ? Aucune nouvelle de lui durant le trajet ?

— Non, mais il est sûrement en route. Vic n'est pas du genre à rebrousser chemin sans prévenir. Ça va lui prendre

un peu plus de temps, il est extrêmement prudent. Et sa Mazda commence à avoir du millage. On a de quoi l'attendre, Dave ! Moi, le vin rouge... C'est ça, ton chalet, le cadeau de ton père ?

— Encore chanceux d'en avoir hérité avec le peu d'attention qu'il me portait, mais c'est plutôt un camp d'été, celui de mon enfance. Il est resté tel qu'il était, Ron, et ne cherche pas le luxe, il n'y en a pas. Je l'ai fait dépoussiérer cette semaine par un couple du village. Mais rien de moderne. Une douche qui fonctionne, un poêle à bois, et ne cherche pas le grille-pain, il n'y en a pas. J'espère que Vic et toi aimez les *toasts* écrasées sur un rond, c'est comme ça qu'on faisait les nôtres dans le temps. Mon père aimait vivre en bûcheron. Ma mère suivait, mais elle se plaignait sans cesse du peu de confort de ce qu'elle appelait « la cambuse », et ma sœur n'invitait pas d'amies, gênée par l'allure du chalet. Moi, ça ne me dérangeait pas, j'y trouvais même un certain charme. C'est pourquoi je l'ai gardé intact... Quand je viens m'y ressourcer, je me revois encore, petit, frêle, avec la hache trop grosse pour moi, en train d'essayer d'abattre un arbre. Mais regarde, il y a trois chambres, une grande, deux moyennes. J'ai une petite radio à piles, pas de téléviseur, mais des livres, des magazines, un jeu d'échecs, des dards, de la bouffe et de quoi boire !

— Allons, tu n'as pas à t'expliquer, ça ira, on est ici pour se retrouver, pour se raconter... Et puis, ça va nous dépayser de la ville, marmonna Ronald.

Au même moment, une autre voiture s'engageait dans le chemin du chalet, mais s'enlisa peu à peu dans la boue au point de ne plus pouvoir avancer. Sortant sur la galerie,

Ronald fit de grands signes et, lorsque Victor descendit la vitre de sa portière, il lui cria :

— Laisse-la là, elle ne dérange personne, le chemin est privé. On te sortira du trou demain ! Arrive ! Sors de l'autre côté, c'est moins creux et cours un peu ! Ça t'évitera d'être tout mouillé !

Le voyant se frayer un chemin hors de la boue, David remarqua que Victor n'avait rien perdu de son embonpoint du temps du cégep. Non seulement était-il corpulent, mais il était presque chauve maintenant. Quelques poils sur le dessus du crâne, une légère couronne, des bourrelets au cou, il n'avait guère changé pour le mieux, ce pauvre Vic. Mais, muni de son parapluie noir, un sac de provisions au bras, heureux d'avoir traversé la petite route sans trop caler dans la vase, il s'exclama en voyant les deux autres qui l'attendaient sur la galerie :

— Si vous m'appellez «le gros» une seule fois, je décampe !

Ils s'esclaffèrent et, après l'avoir confortablement installé près du poêle, David s'en approcha pour lui servir à boire.

— Non, non, pas de vin ! Je ne bois que du *ginger ale*, moi, le Canada Dry de préférence. Et comme tu n'en as pas, j'en suis sûr, ne t'en fais pas, Dave, j'ai apporté ma caisse de cannettes ! Là, dans mon gros sac ! J'avais pas envie de retourner la chercher avec ce temps de chien ! Dis donc, David, t'es devenu bel homme en maudit ! Bien sûr, fallait s'y attendre ! Pis toi, Ron, t'es pas piqué des vers, non plus. J'aurais dû y penser juste à entendre ta voix mielleuse au téléphone ! Y'a donc juste moi qui prends de l'âge, qui vieillit mal ?

On le consola, on prétendit le contraire, mais « le gros » n'était pas dupe. Parcourant des yeux le tour du chalet peu respectable, David s'en aperçut, lui répéta son monologue, mais Victor ajouta :

— Pourquoi le gardes-tu ? Tu pourrais le vendre, non ?

— C'est mon refuge, Vic. Quand j'ai besoin de faire le vide...

— Tu m'as dit que tu avais un condo superbe, Dave ! s'écria Ronald. Puis tu roules en Volvo ! La plus chère, la plus luxueuse...

— Oui, je sais, ce chalet est infect, mais il dégage une odeur particulière, Ron. Une odeur qu'on ne trouve pas dans un condo d'un demi-million...

— L'odeur des cèdres, je suppose ?

— Non, celle de ma mère.

C'était par pur hasard que quelques semaines plus tôt, David avait croisé Ronald dans un centre commercial alors qu'il terminait un croissant et un café au petit resto à toit ouvert de l'allée principale. Ils s'étaient regardés et, sans hésiter, Ronald avait crié : « Dave ! » tandis que l'autre lui répondait : « Ron ? C'est toi ? » Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre sous l'œil amusé de Josée, la compagne de Ronald. Invité à se joindre à eux, David changea de table avec sa tasse de café encore pleine. Présentations faites, Josée les laissa se retrouver sans trop les interrompre. Leur camaraderie remontait à l'année 1988-89 alors qu'ils fréquentaient le même cégep du nord de Montréal. Deux ans à se côtoyer presque chaque jour et à former un trio avec Victor, devenu Vic, que Ronald taquinait en l'appelant « le

gros», ce qui irritait le désigné et qui faillit provoquer un éloignement. Mais David avait sauvé la situation en avertissant Ronald que, s'il persistait avec ce sobriquet qui humiliait Victor, il allait faire bande à part et dissoudre le trio. Or, sur promesse, dès ce jour, ils devinrent inséparables malgré les quelques rechutes de Ron face aux rondeurs de plus en plus évidentes du... «gros» ! Le cinéma, les films en vogue, les groupes et vedettes de l'heure en musique, Peter Gabriel et son plus récent album *So*, pour Ron ; le groupe Wham !, pour Dave, même si George Michael s'en dissociait pour faire une carrière solo ; les Bee Gees encore actifs, pour Vic, quoique ce dernier avait un fort penchant pour les artistes français, Julien Clerc en particulier, dont il possédait tous les albums, *Les aventures à l'eau* inclus. Mais ils étaient jeunes, ils s'entendaient à merveille, ils étudiaient tous les trois en administration à défaut de savoir ce qu'ils voulaient faire, et s'invitaient les uns les autres chez leurs parents respectifs. Ronald aimait aller chez Dave parce que sa mère, Virginia, pas mal dans le vent, achetait les disques de Tina Turner. Chez Ronald, l'atmosphère était plus lourde, ses parents ne vivaient plus ensemble et le père avait emmené avec lui son plus jeune fils, Patrick, laissant Ronald avec sa mère dépressive à souhait, alcoolique, bourrée de sédatifs, dépendante de la pension de son mari, et ayant peine à joindre les fins de mois pour le loyer. Une femme de quarante-cinq ans qui en affichait dix de plus à cause des abus. Mais Ronald, du cœur au ventre, travaillait dans un magasin de musique les fins de semaine pour aider sa mère à payer l'épicerie, le porto bon marché aussi. C'était donc chez Ronald que le trio se rencontrait le moins souvent.

À cause de sa mère qui, toujours écrasée sur le divan, couvrait ce qu'elle ingurgitait, sans compter les pilules roses qui suivaient pour «se remonter le moral», comme elle le prétendait. De temps à autre, un sursaut, un sursis, elle leur faisait un *grilled cheese* qu'elle leur servait avec une boisson gazeuse. Chez Victor, tout le contraire. Des parents unis, un père ventru, une mère bien portante d'où l'hérédité de leur fils, et une petite sœur gâtée pourrie de six ans sa cadette. Ronde, les joues rouges, la bouche... boudeuse ! Mais c'était convivial. Le paternel les accueillait avec gentillesse, la mère se dévouait pour qu'ils ne manquent de rien, et la petite se bouchait les oreilles dès que son grand frère déposait sur le tourne-disque le microsillon *The Power*, de Gloria Gaynor, qui venait tout juste d'être mis en marché. Pour faire plaisir à David qui, comme sa mère, aimait les chanteuses noires. Un trio indissoluble, des goûts passablement communs, des partages de bouffe ou de cigarettes, et des emprunts de l'un à l'autre que Ronald avait peine à rembourser. David, le plus séduisant des trois, attirait les filles comme le sucre, les fourmis. Mais il était timide, distant, et ne répondait guère aux avances des prétendantes, sauf de Maggie, une étudiante qu'il fréquenta durant trois mois lors de sa deuxième année de cégep. Que trois mois parce que la jeune fille tentait de l'éloigner de ses amis, de le garder pour elle seule. Mais David, en bon Gêmeaux indépendant, ne mordit pas à l'hameçon et se départit sans plus attendre de son envahissante compagne. Ronald, de son côté, cumulait les conquêtes. Une blonde n'attendait pas l'autre et, parfois, il en fréquentait deux sans que ni l'une ni l'autre ne s'en rende compte. Le parfait coureur de jupons. Grand,

cheveux bruns, yeux noirs, belle carrure, sportif quand il le fallait, il était fort attirant. Sensuel, voire sexuel, il avait la main habile et les filles succombaient aisément dans sa chambre lorsque sa mère, saoule ou presque, ronflait dans le salon. Mais il prenait ses précautions, le fripon, et « la fille de sa vie », comme il le disait à chacune, était vite chassée de sa vue dès qu'il en apercevait une autre. Au cégep comme au *Disco Pub*, au dépanneur comme au « centre d'achats », aucune ne lui échappait. Le jeune loup par excellence, qui ne trahissait pas pour autant ses amis et qui, au temps des Fêtes, avait acheté à bon prix au magasin de musique où il travaillait le dernier album de Duran Duran, tandis que David s'appropriait du plus récent Aretha Franklin, la reine du *soul* depuis vingt ans. Voyant que chacun y allait d'un achat, Victor, mal à l'aise, s'empara du microsillon de Noël d'Anne Murray qu'il offrit à ses parents.

Or, vingt ans plus tard, attablés au petit resto aéré du centre commercial, on parla évidemment de ces années de cégep et comment, diplôme en main – sauf David qui avait quelques cours à reprendre – le trio se dispersa peu à peu. Les rencontres coutumières n'étaient plus à l'horaire, Ronald et Victor s'étaient inscrits à deux universités différentes et David, peu soucieux de terminer son cégep, avait d'autres projets en tête. Avec, évidemment, la générosité de Virginia, sa mère, qui lui emplissait les poches au fur et à mesure qu'elles se vidaient. Victor, qui habitait la banlieue nord, cherchait à rencontrer une fille de son quartier, Ron fréquentait une serveuse de bar plus âgée que lui, et Dave, peu enclin à insister, n'étant plus du même niveau d'études,

avait été le premier à s'évader du groupe, à donner de moins en moins de nouvelles, puis plus rien. Ronald et Victor tinrent le coup encore un certain temps, mais «le gros», peu attiré par les clubs et encore moins par celui où travaillait la plantureuse serveuse de Ronald, s'éloigna de son côté après s'être clairement expliqué avec ce dernier. Il lui avait laissé savoir qu'il l'appellerait de temps à autre, le priant d'en faire autant, mais le temps fit son œuvre et le vide s'installa entre eux. Ce qui permit à Vic de reprendre sa musique française, d'écouter Julien Clerc à sa guise, d'éliminer tout ce qui venait des États-Unis et d'Angleterre de sa discothèque alors que Ronald se gavait déjà des nouveaux groupes *rock* qui émergeaient afin d'ensevelir ceux qu'il avait adulés jusqu'au cégep. Revenant sur Terre, portant sa tasse à ses lèvres, se souciant à peine de Josée, sa conjointe, Ron avait demandé à David à brûle-pourpoint :

— Que dirais-tu d'un souper de retrouvailles, Vic, toi et moi ?

Pris au piège, David le regarda pour lui répondre :

— Heu... oui, mais tu le revois encore, Vic ? Tu sais où il habite ?

— Je ne le fréquente pas, mais je sais où le joindre. Je suis certain qu'il serait enchanté de nous revoir, de parler de ces belles années.

— Oui, tant de souvenirs à se rappeler tous les trois. Le Capricorne, le Bélier et le Gémeaux comme disait ta mère qui nous lisait notre horoscope. Au fait, comment est-elle...

— Ne me parle pas d'elle, Dave. Gardons ça pour plus tard, lors de notre rencontre.

Cherchant à s'immiscer, Josée demanda à David :

— C'est vous le Capricorne ?

— Non, moi je suis le Gémeaux, celui du 15 juin. Vic est le Capricorne, son anniversaire est le 13 janvier. Il y avait toujours une tempête quand on le fêtait... Et toi, Ronald, c'est bien le 3 avril si ma mémoire m'est fidèle...

— Non, le 4, Dave, en pleine force du Bélier comme disait ma mère... Ta mémoire vient de t'être infidèle. Est-ce l'âge ? Tu es le plus vieux des trois !

— Non, là, tu te trompes, c'est Vic qui ouvre le bal. Nous avons eu tous les deux quarante ans, il n'y a que toi, le jeune, qui nous suit d'un an. Parce que tu as sauté une année au primaire, disais-tu... On ne t'a jamais cru !

— Pourtant, c'est vrai ! Ma mère m'avait fait suivre des cours privés en quatrième année et j'en étais sorti si fort que, de retour à l'école, on m'a placé en sixième année. Elle avait juré sur la Bible que j'avais fait deux années dans une... Aidée par le porto et les pilules !

Ils s'esclaffèrent et Josée intervint :

— Voilà qui n'est pas drôle ! Rire de sa mère de la sorte... Ron, voyons !

— Bah ! t'en fais pas, elle riait avec nous, la mère, elle s'est parjurée plus d'une fois sous le coup de l'émotion, pour ne pas dire de la boisson... Dieu ait son âme...

— Donc, elle est décédée... marmonna David.

— Oui, mais on en reparlera, veux-tu ? On reparlera de tout, Dave ; Vic aussi doit en avoir long à dire de son côté.

— Bien sûr, mais on ne peut pas résumer vingt ans de vie le temps d'un souper. Que diriez-vous de venir passer un week-end à mon chalet de Sainte-Anne-des-Lacs ? Avec tout ce qu'on aura à se dire... Nos parcours...

Josée avait sourcillé. Elle venait de comprendre que les femmes seraient exclues des retrouvailles. Dardant David du regard, elle lui demanda :

— Votre femme n’y verra aucune objection ?

— Je ne suis pas marié et je n’ai pas de conjointe, je vis seul. J’ai certes une amie, mais c’est chacun sa vie.

— Ce qui n’est pas le cas des autres, je crois... Ton ami Vic a une femme, Ronald ?

— Oui, il est marié, il a même deux enfants, mais elle sera d’accord avec l’idée. Sa femme semble être un ange à la façon dont il en parlait la dernière fois que je l’ai eu au bout du fil.

— Bon, puisque c’est comme ça..., ajouta-t-elle fort déçue.

— Écoute Josée, je te l’ai dit et je te le répète, un seul bâton dans mes roues et je...

Ne voulant entendre la suite, la jeune femme, haute comme trois pommes, se leva, s’empara de son sac à main et partit sans saluer David.

— Tu n’aurais pas dû, Ron, c’est moi qu’elle va haïr...

— Ne t’en fais pas avec elle, ça achève. Moi, les sangsues...

— Vous vivez ensemble, non ?

— Oui, si on veut... Quand je suis à Montréal, je voyage beaucoup. Je te raconterai tout plus tard.

— Tu t’occupes de Victor ? S’il refuse, viendras-tu seul ?

— Il ne refusera pas, c’est un nostalgique, Vic. Il écoute encore Julien Clerc. Il a acheté la compilation de tous ses grands succès. Bon, je te quitte, mais prends ma carte et remets-moi la tienne.

— Heu... je n'en ai pas, Ron, juste une adresse électronique et un numéro de téléphone. Tiens ! passe-moi ton stylo, je t'inscris les deux sur un bout du napperon.

— Il est beau, ton chalet ?

— Non, rudimentaire, minable, tel qu'il était autrefois. Rien de luxueux, tu vas voir. En plein bois, pas de lac pour se baigner, mais ce sera propre et j'aurai de quoi manger et boire. Tu aimes encore la bière ?

— Un peu, mais j'ai évolué, je préfère le vin rouge.

— J'en ai de tous les pays, tu n'auras que l'embarras du choix !

— Que fais-tu dans la vie, Dave ?

— Non, Ron. Pour employer ta phrase : « Gardons ça pour la rencontre. » On partira du moment où l'on s'est quittés tous les trois.

— Tu as raison. Fin juillet, début août, ça t'irait ?

— Heu... oui, n'importe quand, mais pas plus tard, je pars ensuite, j'ai des voyages d'affaires.

Ronald s'empara des coordonnées de David, promit de l'appeler dès qu'il aurait parlé à Vic, lui serra la main et, juste avant de le quitter, il le retint par le bras pour lui demander :

— Que devient Virginia, pardon, je veux dire...

— Ne t'excuse pas, c'est ainsi qu'on l'appelait tous les trois, tu t'en souviens ? Ma mère est morte, Ron. Depuis presque quinze ans. Pour ce qui est des autres, on s'en reparlera.

Et c'est ainsi que les arrangements furent pris pour que les trois complices du cégep se retrouvent le temps d'un long week-end au chalet délabré de celui qui, pourtant,

roulait en Volvo C70 de l'année. Un cabriolet décapotable noir garé près du chalet et que Ronald avait aperçu à son arrivée. Plus impressionnant que sa Toyota Prius rouge, mais il fut rassuré lorsque Victor resta pris dans la boue avec sa Mazda Protegé beige des années 2000 ou 2001.

La pluie tombait tellement que David craignait que l'eau s'infilte par le toit. Laisant jouer sa musique classique en sourdine, il concocta un gentil souper pour ses amis de fortune. Avec un Valpolicella pour Ronald et lui ; du *ginger ale* pour Victor. Puis, après la salade, les pâtes fraîches et les desserts, il leur proposa un Cointreau que Ron accepta, mais que Vic refusa. Il leur fit faire le tour des chambres, disant à chacun d'eux : « Voici la tienne, il y a une commode et un placard. » Il garda la plus grande pour lui et, de retour au *living room*, ajouta en les regardant :

— Je vous ai demandé d'arriver jeudi soir afin d'avoir une fin de semaine entière à nous, ce qui ne sera pas de trop. Je ne comprends pas qu'on se soit perdus de vue ainsi. Dis, ta femme n'a pas trop maugréé de te voir partir, Vic ?

— Marianne ? Mais non, c'est une perle ! Elle était si contente que je retrouve mes copains de cégep. Elle va en profiter pour passer la fin de semaine chez sa mère à Charny, en banlieue de Québec.

— Mais comment ? Tu as pris la voiture...

— En autobus, voyons ! Les enfants vont adorer ça !

— Et toi, Ronald, ta Josée ?

— Sans commentaires, Dave. Ce qui compte, c'est que je sois ici.

Quatre jours de pluie

— En effet. Vous voulez écouter autre chose que du classique ?

— Bien, tu n'as pas de lecteur CD...

— C'est vrai, Vic, mais d'une station à l'autre sur les bandes AM et FM...

— Non, laisse ça, c'est reposant. Puis, comme j'ai une bonne journée dans le corps, je ne veux pas me coucher tard.

— À ta guise, Vic, ta chambre est là, fais comme chez toi !

Resté seul avec Ronald, il remarqua que ce dernier fixait l'autre bouteille de vin italien à peine entamée.

— On la vide ensemble, Dave ? Moi, je ne m'endors pas. On va pas parler, on va juste relaxer. C'est du Mozart qu'on entend ?

— Non, du Schubert, Ron, sa *Sonate d'adieu*.